

Marguerite Andersen  
**De mémoire de femme**



BCF  
roman

La Bibliothèque canadienne-française a pour objectif de rendre disponibles des œuvres importantes de la littérature canadienne-française à un coût modique.

Prise  
de parole

Éditions Prise de parole  
205-109, rue Elm  
Sudbury (Ontario)  
Canada P3C 1T4  
[www.prisedeparole.ca](http://www.prisedeparole.ca)

Nous remercions le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.



# DE MÉMOIRE DE FEMME

## DE LA MÊME AUTRICE

### FICTION

- La mauvaise mère*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2013, prix Trillium et prix Émile-Ollivier.
- La vie devant elles*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2011.
- Le figuier sur le toit*, roman, Ottawa, L'Interligne, 2008, prix Trillium et Prix des lecteurs Radio-Canada.
- Doucement le bonheur*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2006.
- Parallèles*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2004.
- Bleu sur blanc*, récit poétique, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2000.
- Les crus de l'Esplanade*, nouvelles, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1998.
- La bicyclette*, nouvelles jeunesse, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1997, épuisé.
- La soupe*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole et Montréal, Triptyque, 1995, Grand Prix du Salon du livre de Toronto.
- Conversations dans l'interzone*, roman écrit avec Paul Savoie, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1994.
- La chambre noire du bonheur*, roman jeunesse, Montréal, Hurtubise, 1993 ; deuxième édition, Tournai (Belgique), Gamma-Fleurus, 1995.
- L'homme-papier*, roman, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1992.
- Courts métrages et instantanés*, nouvelles, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1991.
- L'autrement pareille*, prose poétique, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1984, épuisée ; traduit en anglais par l'auteure et Antonio d'Alfonso, publié sous le titre *Dreaming our space*, Toronto, Guernica, 2003.
- De mémoire de femme*, roman, collection « BCF », Ottawa, L'Interligne, 2002 [Montréal, Quinze, 1982] ; Prix du Journal de Montréal.

### NON-FICTION

- Avec Christine Klein-Lataud (dir.), *Paroles rebelles*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1995.
- Mother was not a person*, écrits de femmes montréalaises, Marguerite (Margret) Andersen (éd.), Montréal, Content Publishing et Black Rose, 1972 et 1975.
- En collaboration avec Huguette Uguay, *Mécanismes structuraux*, méthode de phonétique corrective, Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1967.
- Claudel et l'Allemagne*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1965.

### TRADUCTION

- Louie Palu et Charlie Angus, *Industrial cathedrals of the North / Les cathédrales industrielles du Nord* (Marguerite Andersen, trad.), Toronto, Between the Lines et Sudbury, Éditions Prise de parole, 1999.

Marguerite Andersen

# DE MÉMOIRE DE FEMME

Récit en partie autobiographique

préface de Lucie Hotte

Roman

Bibliothèque canadienne-française  
Éditions Prise de parole  
Sudbury 2019

Photographie en première de couverture : Martha Bohner Seeberg,  
*La mer Baltique*, vers 1932.

Conception de la première de couverture : Olivier Lasser

Édition : denise trux et Chloé Leduc-Bélanger

Infographie : Chloé Leduc-Bélanger

Correction d'épreuves : Virginie Fournier

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada.

Copyright © Ottawa, 2019 [2002, 1982]

Diffusion au Canada : Dimedia

### **Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada**

Titre : De mémoire de femme / Marguerite Andersen ; compilé par Lucie Hotte.

Noms : Andersen, Marguerite, 1924- auteur. | Hotte, Lucie, éditeur intellectuel.

Collections : Bibliothèque canadienne-française (Prise de parole (Firme))

Description : 3<sup>e</sup> édition. | Mention de collection : Bibliothèque canadienne-française | Comprend des références bibliographiques.

Publié à l'origine : Montréal : Éditions Quinze, 1982.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190203137 | Canadiana (livre numérique) 20190203196 |

ISBN 9782894239506 (couverture souple) | ISBN 9782894237892 (PDF) | ISBN 9782897440466 (EPUB)

Classification : LCC PS8551.N297 Z53 2019 | CDD C848/.5403—dc23

## L'ÉCRITURE ET LA VIE

*De mémoire de femme* de Marguerite Andersen paraît en 1982. Il s'agit du premier roman d'une écrivaine qui sera parmi les plus prolifiques en Ontario français. Dès sa parution, le roman est applaudi par la critique unanimement élogieuse qui signale l'originalité de l'œuvre. D'ailleurs, le roman remporte le Prix du Journal de Montréal pour le meilleur premier roman. Cet accueil élogieux n'a malheureusement pas donné lieu, par la suite, à des analyses poussées de l'œuvre qui se révèle particulièrement riche. En effet, *De mémoire de femme* est un roman innovateur tant par son traitement de la thématique identitaire que par sa structure et son genre.

Le roman aborde le thème de l'identité d'une façon tout à fait inédite. Bien que ce thème soit largement exploité en littérature, particulièrement chez les écrivains migrants, Marguerite Andersen renouvelle la thématique en présentant un personnage féminin dont l'identité est fragmentée et multiple à cause de ses nombreux déplacements. Le roman commence alors que la protagoniste principale, Anne, profite d'une année

sabbatique à Paris pour faire le point sur sa vie. La découverte d'un casier d'imprimerie lui servira de guide pour organiser ses souvenirs. Comme le souligne Michèle Roy, dans son compte rendu paru dans *La vie en rose* : « Ce sont ces cent quinze compartiments qui mènent Anne à travailler sa mémoire, à la répertorier, à l'ordonner » (mars 1984, p. 58). Or, Anne a eu une vie très mouvementée. D'origine allemande, elle a grandi dans son pays natal à l'époque du régime hitlérien et de la Deuxième Guerre mondiale. Elle quitte l'Allemagne après un premier mariage désastreux. Elle suit ensuite son deuxième mari en Tunisie. Elle émigre finalement au Canada, où elle se marie une troisième fois. Trois mariages, trois enfants, trois continents et trois langues transforment inévitablement l'identité de la narratrice principale. Sans doute, son retour en Europe n'est-il pas étranger à son besoin soudain de mettre de l'ordre dans sa vie. Sorte de retour à la case départ, le séjour à Paris lui fournit à la fois l'occasion et le temps de faire le bilan de sa vie.

Le roman se construit donc dans un va-et-vient entre le présent de la narratrice et son passé. Son projet est clair : « J'écrirai, rien de plus [...] Écrire. J'en ai besoin, je le veux, je veux écrire pour savoir si le temps investi ailleurs était du temps perdu ou non. » L'écriture est ainsi liée d'emblée à un processus mémoriel dont le but est d'évaluer la « rentabilité » d'une vie. Mémoires de femme, donc.

Ces mémoires de femme prennent cependant une forme bien particulière. Certes, Anne raconte des événements auxquels elle a participé ou dont elle a été témoin. Toutefois, ce ne sont pas des événements

historiques importants. Même lorsqu'il est question de la guerre, la narratrice ne cherche jamais à transformer ou à jeter un nouvel éclairage sur la vision que l'historiographie nous a transmise de cette époque. Au contraire, les événements privilégiés sont personnels, intimes, et les événements historiques ne sont relatés que pour mieux mettre en évidence l'incidence qu'ils ont eue sur une vie singulière. Ainsi, le cœur du propos est-il de cerner ce qui a concouru à faire d'Anne la femme qu'elle est devenue.

Autre transgression du genre mémoriel, le roman n'est pas raconté uniquement par Anne. De plus, il adopte diverses formes selon les parties. Ainsi, il s'ouvre sur le journal que tient Anne au début de son séjour à Paris. Scandée par les dates, cette section est ancrée dans le présent de la narration. Toutefois, le passé y occupe une place de plus en plus importante. C'est dans cette section, sorte d'introduction à l'œuvre, que le désir d'écrire sur sa vie naît et surtout que la forme de l'écrit s'impose. L'achat du casier d'imprimerie est l'élément déterminant pour la découverte de la façon d'écrire. Les cases imposent d'emblée une structure numérique, à cause de leur nombre, et elliptique, à cause de leur taille. Il s'agira de ne retenir que l'essentiel. Enfin, c'est la réflexion sur son passé qui suggère à Anne une division en quatre parties : « Les affections, les causes, le gagne-pain, les illusions, le tout forme le MOI, tiens, voilà une division en quatre parties, mais déjà une autre me vient à l'esprit : Anne Bohner, Anne Wegscheider, Anne Louvée, Anne Grimm. »

« Prétexte en vingt-deux éléments » s'ouvre sur la narration de la naissance d'Anne telle qu'elle apparaît

dans un des romans de son père. Point de départ symbolique, cette narration fictive de la naissance d'Anne interprétée par la fille est le seul événement du passé raconté sans lien avec le présent. Par la suite, les incursions dans le passé auront comme point de départ un événement de la vie actuelle d'Anne. Ainsi, divers éléments sont les catalyseurs de l'écriture et entraînent Anne à se remémorer son enfance et son adolescence.

La section qui suit, « Trois paratextes autour de trente-trois personnages », s'écarte à la fois du genre mémoriel et du genre diaristique. Dans cette section, la narration se fait principalement à la troisième personne, tout en adoptant une focalisation bien marquée : le premier « paratexte », « I Berlin : 1943 », est raconté du point de vue de la mère d'Anne, Maria ; le deuxième, « II Schwarzenberg, Autriche : 1945 », est relaté dans la perspective de sa sœur Emma ; le troisième, « III Montréal : 1959 », est narré par son fils aîné, Dominique, sous la forme d'un journal intime.

Les deux sections suivantes, « Avant A. ou vingt-huit questions » et « A. », reprennent la formule initiale d'alternance entre le journal d'Anne à Paris et les réminiscences. Anne y réfléchit principalement sur l'amour et le rapport à l'Autre qui en découle nécessairement. Si Maria, Emma et Dominique présentaient leur vision de la vie amoureuse d'Anne dans la section précédente, ces deux sections mettent plutôt en scène la perception qu'Anne a d'elle-même, ses jugements à son égard, principalement en ce qui a trait à ses comportements lorsqu'elle est amoureuse. Ces sections s'écrivent donc en contrepoint par rapport aux récits de Maria, Emma et Dominique. Le roman se clôt sur une toute

petite section, sorte de conclusion, qui s'intitule « La Fête » et qui signale qu'Anne a fait la paix avec elle-même.

Roman mémoriel, *De mémoire de femme* est aussi un « récit en partie autobiographique ». Même si cet énoncé est partiellement réfuté par la note qui affirme « toutefois ce n'est que parmi les morts que l'on risque de rencontrer des personnes semblables aux personnages de ce texte », le roman incite à une lecture autobiographique. Certes, peu d'informations sont fournies sur la vie de l'auteure dans la notice biographique, mais celles-ci jointes à la mention « récit en partie autobiographique » incitent malgré tout à superposer la vie de Marguerite Andersen à celle de son personnage. Comme Anne, Marguerite Andersen est née en Allemagne, a habité trois continents, a eu trois enfants, parle trois langues... Certains éléments du roman signalent aussi la dimension autobiographique de l'œuvre. Ainsi en est-il des noms que la narratrice se donne : « Anne Bohner, Anne Wegscheider, Anne Louvée, Anne Grimm, vous pensez que je les invente bêtement, ces noms-là, non, je n'ai fait que légèrement déguiser les quatre noms que j'ai portés. » En effet, entre Grimm et Andersen, noms de célèbres auteurs de contes, le lien est évident. Toutefois, si Grimm est suggéré à l'auteure par ce lien avec Andersen, il n'en demeure pas moins que c'est la fonction d'écrivain qui permet le passage d'un nom à l'autre. Écriture de textes fictifs, de contes merveilleux qui rattache aussi le roman à la fiction.

Sans doute faut-il, pour désigner *De mémoire de femme*, faire appel à la notion d'autofiction. Certes, le

roman ne répond pas à la définition première du terme forgé par Serge Doubrovsky. Il ne s'agit pas d'un récit dont l'auteur, le narrateur et le protagoniste partagent la même identité nominale et dont l'identité générique indique qu'il s'agit d'un roman. Pour les théoriciens de l'autofiction, cela suffirait en soi pour exclure ce roman de cette catégorie. Toutefois, le jeu entre Grimm et Andersen tient plus de l'ordre du pseudonyme que de l'invention, ce qui pose la question du genre sous un nouvel angle. En fait, ce qu'on a dans *De mémoire de femme* est la fictionnalisation de l'expérience vécue. Aussi, Marguerite Andersen pourrait sans doute reprendre l'affirmation d'Annie Ernaux : « C'est moi et ce n'est pas moi. » L'écriture transforme la vie : la vie qui sert de matériel à l'écriture, mais aussi la vie de celle qui écrit. Sans doute pour cette raison, ce n'est que chez les morts que nous pourrions rencontrer des personnes semblables aux personnages. Entre Marguerite et Anne, par exemple, un écart infranchissable s'est creusé par et dans l'acte d'écrire. Mourir à soi-même pour être enfin soi ; voilà ce qui résume le mieux la quête scripturaire d'Anne Grimm dans *De mémoire de femme*.

LUCIE HOTTE

Toutefois ce n'est que parmi les morts que l'on risque de rencontrer des personnes semblables aux personnages de ce texte.



*J'essaie de donner ce que j'ai vécu et je ne sais pas à qui,  
mais ce que j'ai vécu, je ne veux pas le garder pour moi.*

Clarice Lispector,  
*La Passion selon G.H.*



*Paris, le 10 septembre 1978*

J'avais espéré que Marguerite serait chez elle, le matin de notre arrivée. J'aurais voulu la voir, l'entendre, être avec elle dès le début de cette année que j'allais passer à Paris avec ma fille. Notre amitié en serait devenue la source, voilà ce que j'avais imaginé. Or, Marguerite n'y était pas et M. Bis, le concierge, n'était au courant de rien. Elle n'avait pas non plus songé à lui faire savoir qu'il pouvait nous donner les clés de l'appartement pour que nous nous y installions en attendant son retour du Midi.

Marthe me regardait de ses yeux très clairs. Attentivement. Sans rien dire. À l'âge où les jeunes filles sont censées être en fleurs, elle apprend avec moi (les occasions en sont multiples) que, pour toujours retomber sur ses pieds sans trop souffrir, il faut fléchir les genoux, ne pas se raidir, permettre au corps de subir le choc, le laisser passer avant de se redresser.

En termes pratiques, le problème a été facilement résolu. Simone, voisine de Marguerite, a pu convaincre M. Bis qu'il pouvait sans aucun risque nous ouvrir

l'appartement. Nous n'avons donc pas eu besoin, comme je l'avais craint, de chercher un hôtel, de traîner nos valises d'un lieu à l'autre, de faire des dépenses inutiles. Simone a eu les gestes que j'attendais de Marguerite. Elle nous a fait à manger, nous a trouvé des draps, des couvertures. J'ai bu avec elle et avec Jean, son mari, le scotch hors taxes que j'avais apporté pour mon amie. Marthe a pu voir qu'il n'y avait pas lieu de s'affoler, que les choses finissent toujours par s'arranger, qu'une petite fête peut très bien se substituer à la grande. Que dis-je ? Très bien ? Allons ! Je sais que la déception sera permanente et que Marthe comprend ce qui m'arrive.

*Le 13 septembre*

Reçu une carte de Marguerite qui annonce son retour pour ce soir. Nous avons fait le ménage, acheté des fleurs, préparé le repas. Dans l'euphorie. Attendu. À dix heures du soir, Simone m'a appris que Marguerite était revenue, mais qu'elle dînait avec Bertrand et les enfants. J'ai trouvé très difficile d'accepter que Marguerite ne me téléphone même pas. Pourtant, quand je l'ai vue, finalement (il était plus de onze heures), j'ai fait comme Marthe, je n'ai rien dit. J'avais compris (et j'en avais pris mon parti) qu'elle était tout à sa séparation, comme je l'avais été à la mienne, qu'on ne peut être en instance de rupture et encore penser aux autres. Il reste que mon congé s'annonce mal. Marguerite, qui devait nous chercher un appartement, n'en a pas trouvé. Je me suis donné 365 jours pour écrire un livre ; combien va-t-il falloir en perdre pour chercher le lieu où je l'écrirai ?

*Le 15 septembre*

Nous avons visité des appartements. Trop petits, trop chers, trop neufs, trop vides. Sans réfrigérateur ni cuisinière. Trop loin de chez Marguerite. Imposant, cet appartement meublé d'un colonel muté à l'étranger. Machines à laver linge et vaisselle. Des lits superposés dans toutes les chambres, à l'exception (pourtant cela aurait été drôle) de la chambre conjugale. Être deux seulement devenait insupportable face à ce grand nombre de couchettes. Le colonel doit avoir beaucoup d'enfants, je l'en félicite. Si jamais il venait à se séparer de sa femme, ils pourraient se les partager, quitte à défaire quelques-uns des lits superposés.

*Le 16 septembre*

Ça y est. Alors que la peur de devoir rentrer me prenait déjà à l'estomac (il fallait s'installer vite et près de Verrières-le-Buisson, où Marthe allait faire sa seconde, ou bien la ramener au Canada), nous avons trouvé un appartement meublé, vieillot, pas trop propre, à Bourglala-Reine. Place Condorcet, nous sommes en territoire ami. Baignoire sabot, murs gris de poussière, un mobilier lourd et bourgeois datant des années vingt. Après avoir payé un mois de caution, un mois de frais d'agence et trois mois de loyer, après avoir signé trois copies d'un contrat et d'un inventaire où figurent même la brosse des cabinets et son récipient, je reçois deux trousseaux de clés. Notre année à Paris commence.

*Le 18 septembre*

Marthe est à son lycée. Moi, je me fais femme de ménage, décoratrice, peintre en bâtiment. Je suis contente ici. Derrière la maison, il y a un petit jardin avec un châtaignier et un groupe de chérubins en fonte qui soutient une large corbeille à fleurs où poussent du lierre et des géraniums. L'escalier sent la cire d'abeille, un écriteau en émail rappelle aux usagers de s'essuyer les pieds, s.v.p. ; je ne serais pas surprise de voir surgir M<sup>me</sup> Vauquer dans ce décor balzacien. Les fenêtres de la salle à manger transformée par moi en studio donnent sur un square où tourne un manège. De la cuisine je vois de vieilles maisons, des toits de tuiles rouges, des arbres, au loin une colline. Mais c'est surtout la vue de ma chambre qui me plaît : j'ouvre la fenêtre, je m'allonge sur mon lit et j'étudie l'immeuble d'en face, recouvert de faïences multicolores. Le bleu domine le jaune et le brun. Au centre, une tête de lion veille sur une corbeille de fruits, raisins et citrons, chef-d'œuvre exotique de la vieille faïencerie réginaburgienne. Comme pour rendre l'ensemble plus authentique encore, il y a au sixième étage de l'immeuble un perroquet qui pousse de temps à autre un « merde alors » bien articulé. Nous ne risquons pas de nous sentir isolées.

*Le 21 septembre*

J'ai voulu ouvrir un compte en banque aujourd'hui. À mon nom, bien sûr : Anne Grimm. Madame ou mademoiselle ? Que m'importe ? Mais il faut que je réponde. Madame. Le prénom de votre mari ? Je n'ai pas de mari.

Mais vous êtes bien madame Grimm ? Oui. L'employée se croit bafouée, j'ai pitié d'elle, je lui apprends que je suis divorcée. Alors, dit-elle, donnez-moi le prénom de votre mari dont vous êtes divorcée. Les perles de son collier dansent sur son corsage pendant qu'elle prononce cet ordre dans toute sa précision. Je rage. Amédée, toi qui ne m'envoies jamais d'argent, toi qui vis loin de moi et avec une autre, te demande-t-on mon prénom ? Ou bien te permet-on, à toi, d'oublier ? As-tu réussi à faire table rase, alors que je ramasse encore les miettes ? Eh bien, Madame ? Joseph, dis-je, Joseph. Pour ne pas avoir à épeler le nom cher. La dame sourit de ses dents blanches. Tout rentre dans l'ordre, la Société générale me fait confiance.

*Le 26 septembre*

J'ai cinquante-quatre ans aujourd'hui. Il me reste vingt ans. Enfin, ce n'est pas sûr. Plus ? Moins ? Compter sur vingt ans pourrait paraître présomptueux. Se méfier de tomber dans la démesure. Mon père déjà me mettait en garde contre elle, me citait les Grecs. Peur de la chute, de la fin, de la décrépitude. Ne s'agirait-il que de dix-neuf ans ? Quinze ? Non. Tout de même. Je suis en assez bonne santé, je fais du sport, du yoga, je mange suffisamment mais pas trop, je bois avec mesure. Mon médecin me dit que j'ai un cœur d'athlète, la constitution d'une adolescente. Mais les athlètes et les adolescents sont-ils immortels ? « Quand mourrai-je ? » demande le Voyageur au Préposé, dans *Le Guichet* de Tardieu. À qui pourrais-je poser la question, moi ? Ah ! le savoir, connaître la date, même approximative, au

moins l'année, et puis faire un plan, me donner des dates limites, dresser une liste des choses à faire, à tenter, à réussir, à dire. Me dire moi-même, le garçon manqué, le don Juan, la femme rompue, et puis, finalement, la femme sans forme imposée, légère malgré les mariages et leurs divorces, les enfants, les hommes. Tiens ! Je voudrais essayer de dire tous les jours deux instants au moins de ma vie, mêler le passé et le présent, « vécrire », oui, salut, Godbout ! « Vécrire » trente ans au lieu de quinze. Doubler le temps qui reste.

*Mardi*

Trouvé dimanche, aux puces de la Porte de Vanves, un de ces casiers à multiples compartiments qui servaient autrefois (comme j'ai envie d'en parler !) à ranger les caractères d'imprimerie et qui servent aujourd'hui à exposer, dans des intérieurs modernes et jeunes, souvenirs, fleurs fanées, objets hétéroclites. Une mode qui d'après Marguerite serait venue du Nord, d'où je viens moi aussi et où l'on a toujours éprouvé le besoin de tout ranger, de ne rien laisser traîner, besoin que je partage mais auquel je suis, au fond, hostile.

Il était bien sale, mon casier, c'est pourquoi je l'ai ce matin lavé à grande eau. Il en coulait un liquide noir de poussière et d'encre, cela m'a fait penser à l'histoire que je désire raconter. Oui, à bien y penser, c'est cela, mon histoire : poussière, encre, eau. Ceci dit, je suis depuis quelques années allergique à la poussière. J'ai des crises d'asthme fort désagréables. Quant à l'encre, son odeur me fait souvent éternuer plusieurs fois de suite, ce qui peut être gênant bien que moins angoissant que les

crises d'asthme. On me fait des piqûres contre tout cela, mais comme je doute de leur effet, j'ai quand même voulu laver mon casier avant de l'accrocher au mur. Il comprend cent quinze petits compartiments de dimensions variées, plus précisément de cinq dimensions différentes.

J'ai compté

52 rectangles de 3,5 cm sur 4 cm

28 carrés de 3,5 cm de côté

13 rectangles de 3,5 cm sur 7 cm

13 carrés de 7 cm de côté

dont quelques-uns (je soupçonne un manque de précision ou de soin de la part du menuisier) font 7 cm sur 7,1 ou même 7,2 cm. Il y a de plus

8 rectangles de 3,5 cm sur 2 cm

et un compartiment rectangulaire qui mesure 7 cm sur 11 cm. En tout, comme je le disais, cent quinze cases ; cela est facile à vérifier. J'ajouterais, pour donner autant de renseignements que possible sur cet objet trouvé qui prend en ce qui me concerne une importance inattendue, que chaque rectangle ou carré est d'une profondeur de deux centimètres. Entre les différents compartiments, il y a des parois d'une épaisseur de trois millimètres. Notons que le cadre extérieur est de neuf, un côté même de dix millimètres plus épais que les parois intérieures. Cela semble logique étant donné que c'est de l'extérieur que de tels objets sont le plus facilement endommagés. Toutefois, l'ossature interne est fortifiée, elle aussi, à deux endroits : deux traverses solides prennent, l'une dans le sens de la hauteur, l'autre dans celui de la largeur, la place de deux rangées de parois internes. La première est d'une épaisseur de deux

centimètres ; l'autre, moins forte, seulement d'un centimètre et demi. Malheureusement je ne puis affirmer que les deux traverses forment une croix à l'intérieur de mon casier. Elles ne se croisent pas au bon endroit. Si je veux quand même y voir une croix, je dois accepter le fait qu'elle est branlante, puisque l'un de ses bras ne mesure que 14,5 cm, alors que l'autre est d'une longueur de 25,5 cm. De plus, la traverse horizontale et la traverse verticale se coupent en un point équidistant du pied et du sommet de cette prétendue croix qui ne peut donc être que fausse, imparfaite, bien que divisant le casier en quatre parties distinctes.

La raison pour laquelle j'ai accroché ce cadre dans le sens de la hauteur m'échappe. Est-ce parce que je suis grande et maigre plutôt que petite et ronde ou est-ce parce que la croix, si cela en est une, a ainsi l'air plus en règle ? En tout cas, c'est contraire à la position que l'objet occupait à l'origine, c'est-à-dire à l'imprimerie. Mes recherches dans l'atelier de M. Sénéchal, imprimeur à Bourg-la-Reine, m'ont appris que mon casier a dû, sous le nom de casse et en tant que tiroir, faire partie d'un meuble appelé rang ou encore rangée de casses, meuble dont j'ignore les dimensions, mais qui dans les imprimeries d'autrefois rassemblait les casses remplies de caractères, comme les commodes accueillent les tiroirs remplis de linge ou d'albums de photos. Je suppose que le côté le plus solide de ma casse était le côté face du tiroir. Il faut encore ajouter (c'est ici que ma description prend fin bien qu'elle ne soit pas complète, mais il faut quand même en finir) que le casier est fermé à l'arrière par ce qui était autrefois (nous y venons !) le fond du tiroir, c'est-à-dire une planche de 6 mm d'épaisseur

mesurant 44 cm sur 65,5 cm. Mon casier a donc une surface de 2 882 cm<sup>2</sup>. Cela peut sembler beaucoup.

Au moment de l'achat, je projetais de remplir le casier de petits objets amusants, bref, je voulais faire comme tout le monde, heureuse d'avoir trouvé un lieu de rangement pour tout ce qui aurait risqué de traîner chez moi sans avoir de place définitive. Mais j'ai trouvé mieux depuis. J'ai décidé d'en faire le lieu écrit de mon passé. Je noterai sur des fiches coupées aux dimensions des cent quinze cassetins ce qui de ma vie m'importe vraiment. Ce système me semble parfaitement adapté à mon état allergique. Au lieu de placer, par exemple, dans un des compartiments la bague qu'Amédée m'avait achetée à Copenhague et dont la pierre s'est subitement fêlée six ou huit ans plus tard, j'y placerai une fiche sur laquelle on pourra lire soit « Bague », soit « Amédée », soit « Copenhague ». Cela me permettra de jeter la bague que je ne porte plus et qui, placée dans le casier, aurait été un souvenir, bien entendu, mais aussi un attrape-poussière. J'ai, me semble-t-il, trouvé un système simple et hygiénique pour mettre de l'ordre dans ma vie.

Je ferai un tri, je ne noterai pas n'importe quoi, mais seulement ce que j'ai vécu de plus valable. J'aime bien ce mot qui me vient à l'esprit parce que la jeune femme, aux puces, disait en faveur de la jupe qu'elle espérait vendre à Marguerite: « Elle a des poches valables. » Faire la distinction entre poches valables ou non, entre instants valables ou non, j'aurais toujours voulu en être capable. Je l'essaierai maintenant, en rétrospective, quitte même à laisser vides quelques-unes des cases. Elles représenteront les moments creux de mon

existence. Ainsi, le casier des puces contiendra, encadrera mon histoire, l'exposera au vu et au su de tous, enfin de tous ceux qui voudront bien y jeter un coup d'œil. Autoportrait, *Übersicht*, mosaïque, vie taillée, cadrée, autrement dit matée.

Ça ne sera pas un labyrinthe. Et je ne bâtirai pas de cathédrale non plus. J'ai toujours su, même avant d'avoir de l'asthme (cette maladie ne saurait d'ailleurs pas être une excuse), que je n'en ai pas le souffle. Cependant je pense que j'aurai la patience de remplir les cases, d'établir ainsi un mini-fichier, qui formera la base d'une sorte de livre, un fichier aide-mémoire, de femme, ou de mémoire de femme, tiens : voilà un titre ! Je suis très contente d'avoir trouvé cette solution à un problème qui me pèse depuis l'adolescence : j'aurais toujours voulu écrire, mais je n'ai jamais pu trouver ni le temps ni le courage de le faire. Je ne savais pas où chercher le courage et mon temps a été occupé par les autres. De plus, les cathédrales, c'est censé aller vers l'infini, ce qui ne convient pas du tout à mon caractère de femme. Je suis tellement plus sécurisée dans le fini, dans ce qui a un cadre, un rangement possible. J'ai du plaisir à arranger les lieux, pour moi et pour mes enfants, j'en ai l'habitude, je saurai donc, du moins je l'espère, arranger de façon plaisante la mosaïque de mon casier des puces, le réarranger si cela s'avérait nécessaire. Comme si je faisais le ménage. Peut-être même que je n'en finirai jamais. Je me suis rendu compte qu'il y aura, pour placer les éléments de ma vie dans cet ordre encadré, des possibilités multiples, dont le nombre reste à déterminer par un mathématicien bienveillant. Que mettrai-je à côté du mot « Bague » ? Le mot « Argent » ? « Amour » ?

« Allemagne » ? « Carthage » ? « Ahrenshoop » ?  
« Addis-Abeba » ? « Ma mère » ? « Mon père » ?  
Comment en déciderai-je ?

Pourtant, en faisant ce travail, je ne m'engage nullement à faire quelque chose qui serait au-dessus de mes forces, puisque je resterai toujours dans

## LE CADRE

Née en 1924, dans la partie de l'Allemagne qui est actuellement la République démocratique allemande. Famille bourgeoise. Un grand-père théologien, recteur d'université ; un autre également luthérien, mais missionnaire. Un père fonctionnaire et écrivain, député au Landtag. Ma mère. La mer Baltique. Douce, belle. Deux sœurs plus âgées. Trois maris. Trois enfants, trois langues, une vie vécue sur trois continents.

Le tri sera difficile, car mon histoire est, comme tant d'autres, confuse, dissimulée, incompréhensible. Je tâcherai d'y voir clair et de l'agencer de mon mieux dans les quatre parties ou cent quinze cassetins du casier.

Il est dommage que la structure de celui-ci ne corresponde pas exactement à ce que l'on pourrait à la rigueur appeler la structure de ma vie. J'ai vécu sur trois continents, je me suis mariée trois fois, j'ai eu trois enfants. Nous étions trois sœurs. Tout serait tellement plus simple si j'avais vécu sur un continent de plus, eu un autre enfant, ou mieux (parce que trois enfants me suffisaient amplement), si mes parents avaient eu quatre filles au lieu de trois. Mais aucun des chiffres dans ma vie ne correspond à un des chiffres caractéristiques du

casier. Il est vrai que j'en suis à ma quatrième nationalité : née allemande et britannique, naturalisée française, puis canadienne. Mais revoir ma vie d'après des pièces d'identité ne me dit rien. Qu'il va donc être difficile de faire rentrer ma vie dans cette boîte ! L'espace qui me préoccupe le plus, c'est l'unique, celui qui fait onze centimètres sur sept. L'imprimeur m'a dit que cette case – il disait cassetin – était pour les *e*, la lettre la plus fréquente. Mais que faut-il que j'y mette ? Ou bien pourrais-je la laisser vide ? L'appeler la « case de l'avenir » ? Pourtant je préfère ne pas penser à l'avenir. Il m'effraie. Je le sais certain et incertain à la fois. Il va bien falloir que je meure, un jour ou une nuit, et avant cela je risque de passer par la sénilité et l'infirmité. Le corps finira par me faire défaut, cela est sûr. Je relis Montaigne pour me donner du courage, Simone de Beauvoir. Cependant le contenu des années à venir (et leur nombre) reste tout à fait imprévisible. Pour cette raison, et bien que je ne comprenne pas toujours le passé ni même le présent, je préfère parler de ce que je vis, de ce que j'ai vécu.

### *Vendredi*

Je suis allée à la papeterie acheter des fiches. J'en ai découpé un certain nombre pour pouvoir les placer. Tout est donc prêt et je devrais commencer. Comment se fait-il alors que je n'avance qu'en hésitant vers ma table de travail ? Voici mon stylo, mes carrés, mes rectangles. Le stylo est celui avec lequel j'ai écrit ma thèse de doctorat, je peux lui faire confiance. Les fiches aussi, ça me connaît. D'habitude j'y note ce que je trouve

chez les autres ; cela s'appelle faire de la recherche littéraire, une activité essentiellement parasitaire et souvent bien inutile.

S'il en était de même en ce qui concerne mon histoire ? Mais non, je me cherche des excuses pour ne pas commencer. Au lieu de passer mon année de congé à me remémorer ce qu'a été ma vie, je pourrais peut-être lire quelques livres, fréquenter les cinémas et les théâtres, assister à des conférences. Voir des amis, participer à des manifestations, courir les magasins. J'évitais ainsi de faire ce travail d'écriture qui, tout à coup, m'effraie terriblement. Je crains de souiller le beau papier blanc, de souiller ma famille, mes amis, le monde en général. J'ai peur qu'on ne dise : Ne lisez pas ce qu'elle écrit, c'est sale, elle n'a vu que ce qui est laid, elle n'a pas vu notre monde tel qu'il est : lumineux, accueillant, heureux. Elle a mal compris, les gens aussi bien que les événements, elle a tout faussé. Vous voyez bien, elle porte des lunettes, elle y voit mal, elle a la vue défectueuse. Essayez-les donc, ses lunettes. Putain, merde, je ne vois plus rien, oh ! ça devient tout petit, tiens, on dirait que tout s'éloigne. Comment fait-elle pour s'y retrouver ?

Je sais, je ne peux pas me fier à mes yeux ou du moins faut-il que je me méfie de croire que j'y vois clair. J'ai peur aussi que l'on ne s'aperçoive que je m'exprime mal, que j'ai la langue fourchue, coupée en trois. Que je parle mes trois langues sans distinction, je veux dire sans pouvoir me distinguer dans l'une ou dans l'autre. Est-ce que je saurai écrire tout en sachant que mon écriture sera imparfaite ? Écrire sans me soucier de la langue ? Mais d'abord, quelle langue sera la mienne ?

L'allemand, langue de mon enfance ? Le français, langue de mes études et de mon enseignement ? L'anglais de la vie quotidienne ? Un mari allemand, un mari français, un mari danois avec qui je parlais anglais, deux fils bilingues, une fille trilingue. En quelle langue écrirai-je ? En français ? *Auf deutsch* ? *In English* ? Quelle est ma langue ? Mon père, écrivain, me paraît être l'autorité en ce qui concerne l'allemand. L'anglais appartient à ma sœur aînée qui, à dix-huit ans, décida d'aller vivre en Angleterre où sa ressemblance avec Élisabeth II s'accroît encore davantage. Je ne sais plus qui m'apprenait le français au lycée de Potsdam. Je me rappelle vaguement une dame aux cheveux bruns, insignifiante et sûre ni de son français ni d'elle-même. Par contre, je me souviens parfaitement bien de M<sup>lle</sup> Gralier, demoiselle belge, qui vivait à Berlin pour des raisons probablement sentimentales et gagnait le peu qu'il lui fallait en donnant des leçons particulières aux jeunes filles de bonne famille. Ma mère m'y envoyait, surtout, je pense, pour soutenir cette dame. J'ai appris le français par la méthode orale longtemps avant que cela ne devienne la règle : nous lisions à haute voix et à tour de rôle les contes de Maupassant dans un décor digne de l'auteur. J'apprenais un peu de vocabulaire en grignotant des pastilles de chocolat parsemées de granulés de sucre blanc et rose dont M<sup>lle</sup> Gralier semblait avoir un stock illimité. Comment ne pas se mettre à aimer une langue dans ces conditions ? Écrire en me souciant de la langue, mais sans en avoir peur. « Dans quelle langue révestu ? » me demandent mes amis. « Dans quelle langue pensez-vous ? » me demandent les collègues. Personne n'a jamais songé à me faire admettre que pour

m'occuper de chiffres je préfère l'allemand de l'enfance. *Eins und zwei ist drei*. Pour toujours. Quant à l'écriture, les gens semblent certains qu'elle ne peut se faire que dans la langue de l'enfance de l'écrivain. « Il est vrai, concèdent-ils devant mon visage désappointé, que tu écris le français sans faire de fautes. » C'est gentil de leur part, mais c'est faux. Je fais, je ferai des fautes. Le français reste néanmoins la langue de mon choix. Grâce au séjour de M<sup>lle</sup> Gralier à Berlin, il est ma langue maternelle. C'est toi, ma mère, qui m'as dotée de cette langue que je choisis aujourd'hui pour m'exprimer. Je te salue dans une langue que tu parlais mal, mais peu importe, de toute façon nous n'avions pas l'habitude de nous parler beaucoup. Silence nordique, d'abord, mais aussi silence de femmes interrompues dans leurs paroles par le discours de l'homme, du père, qui en étouffant nos mots nous faisait nous aimer dans une alliance muette. Les accords ne sont parfaits qu'accompagnés de leur silence, me disait l'autre jour une amie musicienne. Les nôtres l'étaient.

Si mon père m'a empêchée de parler, il m'a aussi, et toujours sans le vouloir, empêchée d'écrire. Longtemps. Il ne faut jamais faire deux choses à la fois, était la maxime qu'il me jetait quand il me voyait lire en tricotant. Il aurait voulu que j'abandonne le tricot en faveur de la lecture, que j'entre, moi, sa troisième fille, sa dernière enfant qu'il aurait voulue semblable à lui-même puisque les deux autres, déjà, avaient refusé de l'être, que j'entre vraiment et de toute ma personne dans le royaume de l'esprit et de l'imaginaire. Il ignorait tout du tricot, de ce travail qui se fait sous la douce dictée des doigts pendant que l'esprit est ailleurs, occupé par

la lecture, des souvenirs, des hypothèses, peut-être simplement sur le tricot lui-même, son emploi, sa forme, sa chaleur. Tout tricot est projet, mais mon père ne pouvait pas le savoir.

Jusqu'à maintenant j'ai toujours fait deux, trois, quatre choses à la fois. Vie de femme. Vie amoureuse. Vie à donner. J'ai longtemps préparé des repas en repassant du linge, surveillé les devoirs en faisant de la couture, fait l'amour en songeant aux choses à ne pas oublier le lendemain. Plus tard, j'ai poursuivi des études en essayant de rester la même « maîtresse de maison ». Divorcée, j'ai enseigné pour subvenir aux besoins de mes enfants et aux miens, tout en continuant mes études et en m'occupant des petits. Restait une activité dont l'interdit paternel réussit à me couper : l'écriture. Élevée dans le culte de cette activité, je n'ai jamais osé m'y essayer tant que j'avais à gagner notre vie. J'ai lu pendant que Marthe jouait, je l'ai promenée en songeant à ma thèse, j'ai écrit des articles de critique littéraire en faisant cuire des pommes de terre, mais jamais, jamais je ne me suis permis de penser que je pourrais en faisant tout cela me mettre à écrire vraiment, de la vraie écriture, de celle des romanciers, des poètes. Il m'est arrivé de composer un court poème, de temps à autre, comme pour ne pas oublier un désir, mais jamais, jamais je n'ai couvert des pages entières d'un texte inventé. J'attendais de pouvoir écrire comme le faisait mon père, comme il aurait jugé bon que je le fasse, c'est-à-dire en ne pensant qu'à cela, du matin au soir, sept jours par semaine. J'entends encore sa machine à écrire nous imposer le silence. Ne claque pas les portes, ton père écrit, non, tes amies ne peuvent pas venir cet après-midi, ton

père écrit, ne mets pas de disque, ton père écrit, couchons-nous de bonne heure ce soir, ton père a besoin de se reposer dans le calme le plus total, il a écrit toute la journée.

Ai-je besoin de faire comme lui ? En ai-je le désir ? Cela fait quinze ans qu'il est mort, ses cendres sont enterrées au *Waldfriedhof* de Berlin ; j'y suis allée, j'ai vu sa signature coulée dans le bronze sur la pierre qui marque sa tombe. Rien ne m'oblige à suivre son exemple, personne ne décidera pour moi de ma façon d'écrire. Il écrivait. J'écrirai, rien de plus. Une envie, un désir, aucune obligation. Je profite d'un congé à salaire entier. J'ai la charge de notre vie quotidienne, je n'ai pas de femme qui prépare ma nourriture ni de fille qui se tait automatiquement quand elle me voit travailler. J'ai cinquante-quatre ans et, en fin de vie, je me permets d'écrire même si je dois aller faire le marché entre deux pages. Écrire. J'en ai besoin, je le veux, je veux écrire pour savoir si le temps investi ailleurs était du temps perdu ou non. Les affectations, les causes, le gagne-pain, les illusions, le tout forme le MOI. Tiens, voilà une division en quatre parties ! Mais déjà une autre me vient à l'esprit : Anne Bohner, Anne Wegscheider, Anne Louvée, Anne Grimm... Vous pensez que je les invente bêtement, ces noms-là, non, je n'ai fait que légèrement déguiser certains des quatre noms que j'ai portés et qui pourraient, si je le voulais, servir de titres, d'enseignes, aux quatre parties de ma casse. Il y aurait de l'ordre, un système clair et raisonné, heureux. Mais en moi, hélas ! le mélange est tel que je ne puis débrouiller mon écheveau aussi simplement ; j'ai trop tricoté et les motifs de mon ouvrage sont tels que les fils, du côté envers, se

croisent, s'enroulent l'un autour de l'autre, multicolores, inextricables. Arriverai-je à en retrouver le plan ? Il me faut y regarder de près, me dire, me taire, laisser parler les autres, me chercher, me trouver.

PRÉ-TEXTE  
EN VINGT-DEUX ÉLÉMENTS

*La conscience est constamment entourée  
d'un cortège d'objets-fantômes.*

Sartre,  
*L'Imaginaire*



Mon père décrit dans un de ses romans la venue au monde de la troisième fille d'un couple. Cela se passe en Allemagne, dans une ville de province, une chambre à coucher avec des lits jumeaux. Comme mes parents habitaient Magdebourg au moment de ma naissance, qu'ils avaient des lits jumeaux (plus tard installés dans deux chambres à part) et que j'étais leur troisième fille, je présume (bien que ma sœur Emma revendique cette histoire comme la sienne) que mon père conte ici MA NAISSANCE. La mère est sur le point d'accoucher. Il n'y a ni médecin ni sage-femme. Le mari vient de rentrer du bureau. Je traduis le texte paternel :

Sur le seuil, l'air chaud de la chambre surchauffée lui assena un coup qui l'arrêta un moment, lui donnant ainsi le temps, une fraction de seconde, de surveiller le terrain de combat.

Maria était étendue sur le lit, aucunement couverte. Elle paraissait épuisée, exténuée. Ses yeux vagues fixaient le plafond. C'était comme si elle n'était plus de ce monde

et qu'il pouvait lui arriver n'importe quoi. Elle sursauta.  
« Werner ! »

Il se précipita, voulut lui baiser la main. Elle fit signe que non, lui demanda de l'aider à s'arc-bouter. Au même moment, quelque chose de noirâtre et de poilu devint visible sous elle, sembla hésiter devant une décision. Mais cela n'hésita qu'un instant. Déjà une tête ronde et drôle se montra, un petit être parfait quoique rouge cuivré, aux membres gracieux encore pressés contre le corps.

Le père n'eut pas le temps de s'émerveiller devant cet être nouveau et de renseigner la mère. Celle-ci fut encore une fois secouée par toutes les douleurs de la création. Puis vint un soupir de soulagement pendant lequel coulait et tremblotait sous elle la vie médicale, telle que d'habitude ne la voient, à part le médecin et l'infirmière, que l'agriculteur ou bien le soldat sur le champ de bataille. C'est à celui-ci que Werner dut penser. Il lui fallut fermer les yeux malgré le petit être parfait : la vie était terrible quand elle détruisait et paraissait terrible aussi quand elle créait. Jusqu'ici il n'en avait pas été conscient.

Mais les femmes ont le courage des héros. Maria l'interpella :

— Pourquoi ne crie-t-il pas ? Werner, tu dois lui donner une tape. Il faut qu'il crie.

Il dut donc toucher le petit être tel qu'il était devant lui dans la violence de la nature, dut lui donner une tape légère, lui infliger la première douleur de la vie. Voici le premier cri de l'enfant. La mère sourit.

— C'est un garçon ?

Il secoua la tête, gêné, en silence.

Elle fit une grimace obstinée.

— Regarde encore. Tu es un âne, malgré toutes tes études. Tu ne sais pas regarder.

Il regarda encore une fois, attentivement, puis souleva :

— Elle a l'air très méchante, mais c'est bien une fille. Cela ne changera pas.

Elle pleura sans pouvoir arrêter ses larmes.

Il lui caressa le visage du revers de la main. Il n'avait pas encore pu se laver.

Ma version est différente.

### NAISSANCE REVUE ET CORRIGÉE PAR L'INTÉRESSÉE

Dans un lit une femme nue, belle, au ventre énorme. Attentive à sa souffrance, elle attend le médecin, ou mieux, la sage-femme. Elle n'aime pas s'ouvrir à ce point devant les hommes. Voilà Werner.

Elle sent qu'il est gêné, qu'elle lui fait peur avec son ventre, son vagin dilaté. Jamais il ne l'a vue si nue. Il a l'air malheureux, plus indécis que jamais, timide. Il va bien falloir qu'il l'aide, elle n'est pas sûre d'avoir la force de faire elle-même tous les gestes nécessaires si jamais cet enfant venait là, tout de suite. Ce n'est pas qu'elle ait peur. C'est son troisième enfant, elle n'est pas malade, elle est contente d'avoir refusé d'accoucher à l'hôpital. Ici, pas de fers, de nickel étincelant, de lampes éblouissantes. Pas de cris de femmes affolées. Du calme, de la douceur.

Du mal aussi. Mal. Elle a mal. Mal ! Ah, que cela cesse ! Que cet enfant vienne, sorte, la quitte. Elle pousse, s'agrippe à la tête du lit, se fait forte, plus forte que la

douleur qui l'attaque. Elle pousse l'enfant, elle n'en veut plus dans son ventre. Elle écarte les jambes davantage, pousse ; elle veut que l'enfant sorte d'elle, que ce soit un garçon qui ne connaîtra jamais cette violence. Elle regarde l'homme debout à côté du lit, confus, honteux, faible, hors de cette souffrance qui la tient écartelée. Femme impudique dans une position de charrue renversée, elle est prête maintenant à expulser l'enfant que l'homme voit apparaître dans le O distendu d'où coule le sang. Il se sent infiniment petit, pris de vertige.

Elle le rappelle à lui-même. Puis, tout à coup, plus aucune honte, aucune crainte, aucun sentiment de violence ni de faiblesse. Ensemble, ils me mettent au monde. Je nais avant l'arrivée des experts, je passe du doux et tiède ventre de ma mère aux fines mains de mon père. C'est lui qui me détache d'elle en suivant ses directives. C'est lui qui me nettoie, m'enveloppe dans un molleton, me couche dans les bras de ma mère. Dans la douleur, dans le sang, dans l'euphorie de la vie nouvelle, il y a entre nous trois quelques instants d'une intimité parfaite. Mon père, ma mère, et moi. *Vater, Mutter, Kind*. Voilà mon début, mon origine, mon éden.

Il reste le doute. Ont-ils voulu de moi ? De MOI, FILLE ? Ma mère a-t-elle pleuré, mon père a-t-il eu honte de n'avoir engendré que des filles ? Aurait-il voulu se laver les mains de ma naissance ? Je réfléchis au titre de son roman : *Das Licht und sein Schaffen* ou *La Lumière et son ombre*. En exergue, un proverbe japonais :

La femme est l'ombre  
L'homme est la lumière.  
Une femme a beaucoup de malheur  
Un homme a beaucoup de bonheur.

Commisération ? Pitié ? Arrogance ? Que pensait-il de nous ? Une femme, trois filles, des maîtresses. Une relation beaucoup plus intime avec Emma, de ses trois filles la moins capable, apparemment, de prendre sa vie en main. Mon père n'aimait-il pas les femmes énergiques ? Fallait-il être fragile pour se faire aimer de lui ? Ou, plutôt, aurais-je dû être un garçon ? Ses rapports avec ses petits-fils étaient bien plus intimes que ses rapports avec ses petites-filles. Est-on plus à l'aise avec les êtres de son propre sexe ? Mon père était-il misogyne ? Ne m'aimait-il pas ? Ma mère a-t-elle renié avec moi toute féminité ? Mais qu'ai-je donc à théoriser de la sorte ? Moi, dorlotée, câlinée, protégée, aidée, veillée, gâtée, choyée, cajolée, que sais-je encore ? Mon père, misogyne ? Lui qui était si heureux quand je venais m'installer en face de lui, à sa grande table de travail, pour y faire mes devoirs ? Lui qui me berçait, me chantait des chansons, me disait des poèmes, me racontait des histoires, le soir, assis dans la pénombre, à côté de mon petit lit blanc ? Ma mère m'aurait rejetée, elle qui trouvait pour moi les noms les plus doux, mon cœur, ma chérie, les noms intraduisibles, *Herzepuppelchen*, *Schnuppeli*, elle qui a traversé la mer Méditerranée avec moi quand à mon tour j'allais accoucher ? « J'ai mal, lui ai-je dit, mal à ne pas vouloir de fille. » Elle m'a souri. Elle aussi avait eu peur pour ses filles. Peur qu'elles ne souffrent. Peur pour moi. Parce qu'elle m'aimait. Ma mère, douce ombre,

mon père, lumière tamisée, je vous aime. Je ne vous l'ai jamais dit, alors je l'écris, je me dis à moi-même ma vérité : j'étais une enfant heureuse.

Premier EXIL. Nous allons quitter Magdebourg pour habiter Berlin où mon père est nommé inspecteur d'Académie. Pour m'éviter l'inquiétude du déménagement, ma mère décide de me confier pendant une semaine à une institution pour enfants, gérée par la Croix-Rouge. On avait dû lui en dire beaucoup de bien, tout s'explique et je ne lui en veux pas. Elle ignorait certainement que l'institution allait accueillir la même semaine un groupe d'enfants aveugles. D'ailleurs mon père vint me chercher tout de suite.

J'étais entrée dans un état terrible de cris, de vomissements, de larmes. Hors du nid pour la première fois, j'étais hors de moi. Je secouais les barreaux de mon petit lit, la garde m'attacha de peur que je ne me jette par terre, que je ne me sauve. Autour de moi, des enfants couchés ou bien debout eux aussi. Quelques-uns portaient des lunettes spéciales, en fer, comme des lunettes de soudeur, qui sait pourquoi ? Voici mon premier contact avec le monde extrafamilial, un monde peuplé d'extraterrestres, incapables de me voir, différents de moi. J'en ai hurlé jusqu'à vomir de désespoir. « Voyons, elle est incontrôlable, il n'y a pas moyen de la raisonner, il faut appeler la directrice. » Et tous les enfants aveugles de se mettre à pleurer, à vomir eux aussi, à hurler avec moi ; à quatre ans j'insufflais ma première insurrection, je mettais en scène ma première tragédie au chœur d'Érinées frappées de cécité. Les infirmières couraient, c'était l'affolement total, j'ai mordu la directrice ; enfin le téléphone, ma mère me parle, mon père

vient me chercher dans une belle grande voiture de louage. « N'aie plus peur », me dit-il.

Je ne le savais pas alors, mais après cet exil plus rien ne pourra me faire peur, aucun dépaysement ne me sera douloureux, aucune terreur ne sera aussi terrible. Je m'étais faite à la violence, à la rupture, au monde.

Longtemps j'ai cru que pour être heureuse il fallait que je vive à AHRENSHOOP au bord de la mer Baltique. Village de pêcheurs qui vendaient leurs poissons, le matin, sur la grève, de paysans chez qui nous allions chercher dans des pots en émail blanc et bleu le lait encore chaud. Village aussi de peintres, d'écrivains, d'intellectuels qui vivaient une bonne partie de l'année dans des pavillons cachés derrière les dunes, au fond de grands jardins boisés. Les parents de ma mère, sa tante, son frère y possédaient de bien belles maisons. Ahrenshoop représentait à mes yeux tout ce que j'aimais en ma mère, ce qu'elle avait de serein, de détendu, d'harmonieux. Quant à mon père, il détestait l'idée même de ce village du Nord. Rome, la Suisse, l'Allemagne du Sud, là, c'était lui, le maître, elle la disciple. Au bord de la mer Baltique, la *Baltendeutsche* était chez elle et entourée des siens. Pour mon père, le sacrifice d'y passer même quelques jours était immense. Dans nos albums de famille je trouve des photos de ma mère, radieuse, à Ahrenshoop. Aucune photo de mon père sur ces pages-là. Division.

Un automne, avant que MON GRAND-PÈRE ne meure, j'y suis allée toute seule, pendant que mes deux sœurs faisaient avec mes parents un voyage à Venise pour lequel j'avais été jugée trop petite. J'habitais chez ma tante Margot et son mari Bernard qui, m'avait dit mon

père avec étonnement et envie, buvait tous les soirs une bouteille de vin rouge et qui, avait-il dit encore, risquait à tout instant d'entrer dans de terribles colères. Je n'ai rien vu de tel durant ces vacances. Personne ne se souciait vraiment de moi et je ne me souciais de personne. J'étais occupée tout entière à m'imbiber de l'atmosphère du village. C'était la fin de l'été, je ne me baignais pas, mais je restais pendant des heures à la plage, je m'allongeais, je fermais les yeux et je buvais le rythme des vagues. Ma respiration s'accordait à leur va-et-vient, mes poumons se remplissaient d'air salin. Je marchais le long de la mer, vers la grande forêt sauvage au bout de la péninsule. Je tenais mes sandales à la main, mes pieds touchaient l'eau, le sable, les algues toujours de nouveau mouillées. Je guettais dans leur fouillis la couleur jaune, le brun de l'ambre. Je ne trouvais que des morceaux de verre, finement polis par l'eau, arrondis aux bords, et qui, parce qu'ils avaient perdu leur transparence, m'intriguaient beaucoup. Le soir, je dînais chez mon grand-père, dans sa maison silencieuse. Ni radio, ni gramophone, pas de télévision (c'était en 1932), aucune voiture ne passait, le vent soufflait doucement dans les grands chênes du jardin. La gouvernante nous servait, lui, recteur d'université en vacances, moi, petite fille muette de respect. Ses mains tremblaient quand il mangeait, il mangeait peu et lentement, agacé je suppose par son inhabileté à contrôler le tremblement de ses mains. Je savais qu'il avait le diabète, *die Zuckerkrankheit*, j'imaginai son sang tout sucré, bon, doux comme lui. Je l'aimais. Il me regardait avec curiosité et bienveillance. Un soir il m'a dit qu'à son avis les mirabelles étaient mûres et que je pourrais en prendre. Il n'y avait qu'un

mirabellier dans le jardin et cela faisait des jours que je me gavais de ses fruits. Le vieil homme le savait, c'est certain, sa permission était rétroactive. Ce soir-là, les fruits jaunes m'ont semblé encore plus sucrés, mon grand-père m'avait autorisée à manger les fruits de son jardin, j'avais trouvé mon paradis terrestre. Être privée de fruits, mal insoutenable encore aujourd'hui.

Après la mort de mon grand-père, nous avons hérité de cette maison devenue aussitôt un objet de litige entre mes parents. Mon père, à 45 ans démis de ses fonctions par Hitler, disait que nous ne pouvions pas nous permettre le luxe d'une résidence secondaire. Nous allions devoir vivre de sa pension punitivement minimale et du peu qu'il y ajoutait en écrivant des livres. Or, il affirmait ne pas pouvoir écrire à Ahrenshoop. L'étendue de l'horizon lui donnait le vertige, la plage et les corps paresseusement étendus le dégoûtaient, la famille de ma mère le traitait en intrus maladroit. Nous avons quand même gardé la maison pendant deux ou trois années. Ma mère et moi partions, vers Pâques, et nous restions à Ahrenshoop jusqu'en septembre. L'école ? Mes parents avaient convenu de mon intelligence ; pour le moment, ils ne jugeaient pas nécessaire que je suive des cours réguliers. De temps à autre, j'allais à l'école du village, j'ai fréquenté pendant un ou deux mois une école privée dans un village voisin ; mon père venait parfois pour quelques jours et essayait alors de faire entrer dans ma tête le programme de mathématiques du trimestre. Il se fâchait terriblement quand je ne comprenais pas, moi qui aurais dû comprendre, car, disaient-ils tous, « elle est douée, si douée ».

En dehors des visites de mon père et de ses leçons éclair, les étés devenaient pour moi l'apprentissage de la liberté et du bonheur de la solitude. Je ne me rendais même pas compte que j'étais seule, que je ne jouais avec personne, que les autres enfants ne vivaient pas comme moi. Rien ne me manquait, rien n'était de trop.

C'étaient aussi des étés de femmes. Pour prouver à mon père que notre résidence secondaire ne nous coûtait rien, ma mère avait décidé de louer quelques chambres à des estivants qu'elle choisissait par esprit de convenance du sexe féminin. Je cueillais pour elles de grands bouquets de fleurs sauvages que ma mère mettait dans des cruches en poterie bleue. La maison était belle. Ma mère était belle. La vie était belle. J'allais respirer les pins derrière les dunes, je m'allongeais dans un creux de sable chaud, j'allais garder les vaches du village avec le vieil Antoine un peu débile. Je montais au cimetière. Je me disais que j'allais un jour être enterrée au même endroit que mes grands-parents, à l'emplacement le plus élevé d'où je voyais à gauche la mer et à droite, la lagune. Je rentrais retrouver ma mère, quelquefois mes sœurs, les pensionnaires, toutes ces femmes à la peau dorée, douce, aux mouvements détendus par des heures de repos, de nage, de marche le long de la plage. Nous faisons des confitures, la pompe où nous prenions l'eau du repas grinçait, son eau avait un goût de fer ou bien, après avoir passé par un filtre, un léger parfum de charbon de bois. Je couchais sous le toit, dans une chambre que ma mère avait repeinte en jaune soleil. Tous les jours se levaient clairs et sereins pour moi.

C'étaient des étés sans tension, sans peur. Je pouvais aller n'importe où, dormir dans les dunes, nager, faire la

## TABLE DES MATIÈRES

L'ÉCRITURE ET LA VIE.....	5
DE MÉMOIRE DE FEMME .....	15
Pré-texte en vingt-deux éléments.....	33
Trois paratextes autour de trente-trois personnages.....	85
I Berlin: 1943.....	87
II Schwarzenberg, Autriche: 1945.....	112
Londres: 1947 .....	118
1949 .....	133
Allemagne: 1953.....	136
III Montréal: 1959 .....	143
Avant A. ou Vingt-huit questions.....	211
A.....	267
La fête.....	323
CHOIX DE JUGEMENTS .....	331
Sur <i>De mémoire de femme</i> .....	331
Sur l'ensemble de son œuvre.....	332
BIOGRAPHIE .....	333

BIBLIOGRAPHIE .....	339
Sur l'œuvre de Marguerite Andersen.....	339
Sur <i>De mémoire de femme</i> .....	341
Entrevues et entretiens .....	341



Profitant d'une année sabbatique à Paris, Anne Grimm se consacre tout entière à l'écriture de ses mémoires. Mère, sœur, amante, professeuse, femme, elle livre sans pudeur mais toujours en nuances un parcours singulier qui se déploie sur trois continents et trois mariages. Femme de tête et de cœur, elle raconte avec lucidité ses passions amoureuses – qu'elle poursuit jusqu'à en perdre la tête – et sa naissance à l'écriture.

Œuvre protéiforme, ce premier roman de Marguerite Andersen annonce, dès sa parution en 1982, la trajectoire exceptionnelle d'une grande écrivaine.

À mi-chemin entre le roman, l'essai et l'autobiographie, *De mémoire de femme* crève tous les écrans de toutes les représentations.

MICHELLE ROY, *La vie en rose*

Fruit d'une longue gestation, l'écriture de Marguerite Andersen est pleine de sensibilité et toute empreinte du bonheur de signifier.

SYLVIE TROTTIER, *Nuit blanche*

Nouvelliste, romancière, poète, essayiste, **MARGUERITE ANDERSEN** a publié une vingtaine d'ouvrages, dont plusieurs ont été primés. Elle vit aujourd'hui à Toronto.